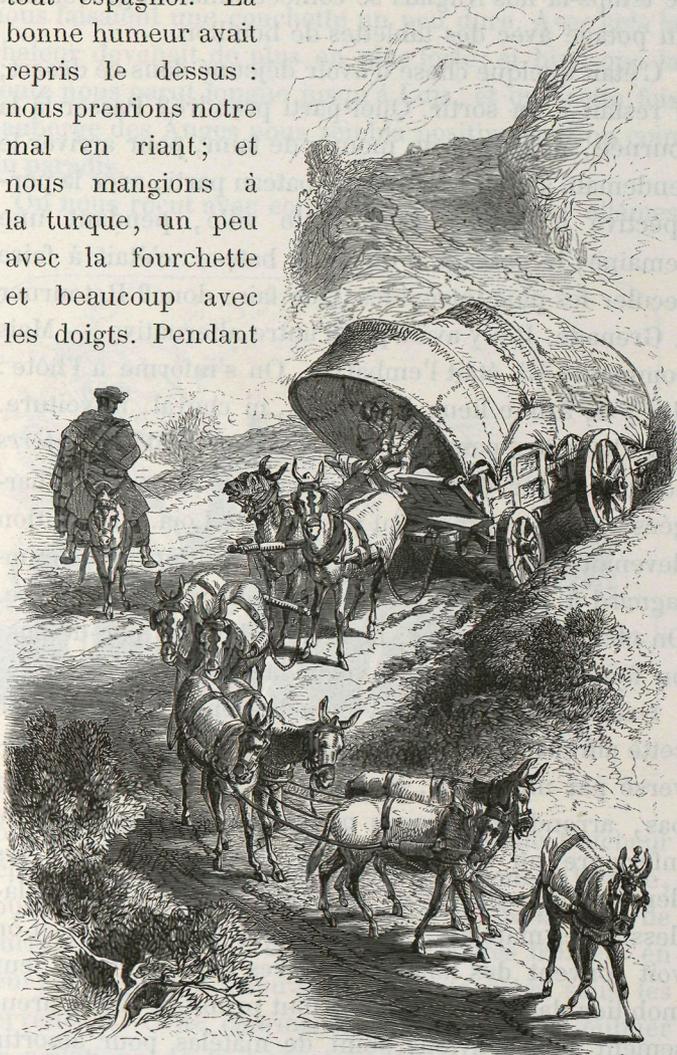


dignité bienveillante le récit de notre catastrophe; ils témoignent une vive sympathie pour nos malheurs. Le mayoral est appelé. On discute, on crie; tous les voyageurs s'en mêlent; mais il est visible que notre éloquence n'est pas de force à lutter contre celle des Espagnols. Les gardes civils font semblant de rédiger un bout de procès-verbal, et cinq minutes après nous les voyons attablés avec le mayoral.

Le soleil cependant était levé depuis une heure, et, malgré nos préoccupations, un appétit féroce, aiguïté par l'air de la montagne, commençait à se faire sentir chez tout le monde. Mais l'aspect délabré et les murailles nues de la venta n'avaient rien de rassurant sous ce rapport. On va chercher le panier de provisions, qui est resté dans la diligence; on en interroge les profondeurs, et on constate avec effroi qu'il est vide: le peu qui restait du diner de la veille a disparu. Probablement le *delantero* aura voulu déjeuner avant de partir. L'hôtesse est heureusement enfin sortie de sa soupente; on finit par lui arracher quelques œufs et un pain. M. de L<sup>\*\*\*</sup>, qui s'est trouvé plus d'une fois à pareille épreuve en Espagne, se charge de l'assaisonnement. Il relève bravement ses manches, va décrocher une espèce de poêle suspendue à la cheminée, verse dedans de l'huile de la lampe, qu'il fait brûler pour lui ôter son abominable saveur rance; on y casse les œufs, on y mêle quelques tranches de jambon; et le tout est servi sur un escabeau boiteux, avec l'unique fourchette qu'on a pu trouver dans la venta. Je n'ai pas besoin de dire que nous fîmes gaiement honneur à ce déjeuner

tout espagnol. La bonne humeur avait repris le dessus : nous prenions notre mal en riant ; et nous mangions à la turque, un peu avec la fourchette et beaucoup avec les doigts. Pendant



ce temps-là nos Anglais se confectionnaient gravement un potage avec des tablettes de bouillon.

C'était quelque chose d'avoir déjeuné dans ce désert; il restait à en sortir. Quel parti prendre? Passer là la journée, au risque de mourir de faim, pour arriver le lendemain à Malaga, après le bateau parti, avec la perspective d'attendre dans cette ville, pendant une semaine, le passage d'un autre bateau: c'était à faire reculer les plus intrépides. Que faire donc? Retourner à Grenade. Il n'y avait pas d'autre alternative. — Mais comment? Là était l'embarras. On s'informe à l'hôte: il n'y a, à une lieue à la ronde, ni cheval, ni voiture. Des charrettes passent sur la route; ce sont des *galères* conduites par des paysans; mais les unes sont chargées, les autres ne vont pas jusqu'à Loja. La position devenait de plus en plus critique. Enfin un jeune montagnard à la mine avenante consent à nous prendre. On charge nos malles; nous nous hissons par-dessus; on fouette les mules, et vogue la galère!...

Galère, en effet: c'est bien le nom qui convient à cette affreuse machine. Qu'on se figure un panier, traversé par un essieu, touchant presque à terre par en bas, arrondi en cerceau par en haut. Dans la partie inférieure on entasse les bagages, les meubles, les denrées de toute sorte: les gens du pays étendent là-dessus des matelas, sur lesquels ils se couchent; et on voit souvent des familles entières voyageant sur leur mobilier dans ces véhicules tout primitifs. Malheureusement nous n'avions point de matelas pour amortir les rudes cahots de la route: nos malles et nos sacs



nous faisaient une couchette un peu dure. Avec cela la chaleur devenait de plus en plus forte; si bien que la route nous parut longue jusqu'à Loja, et que cette fois l'auberge des Anges nous sembla positivement un coin du paradis.

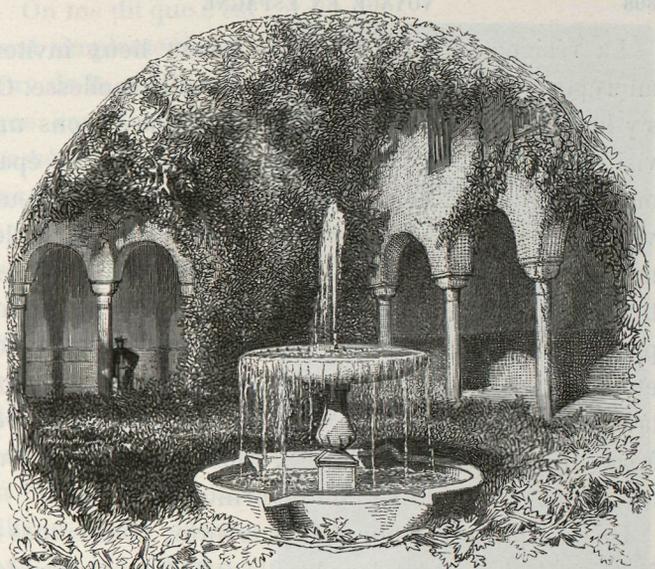
On nous reçut avec cordialité. Le soir, nous allâmes



nous promener dans la vallée, qui est d'une fraîcheur délicieuse. Les paysans regagnaient lentement la ville, poussant devant eux leurs ânes chargés de bois ou de fourrages. Le chemin était bordé d'arbres fruitiers en fleur; les eaux murmuraient de tous côtés sous les pervenches. Cette charmante soirée nous fit oublier les agitations de la nuit et les fatigues du jour. Nos hôtes nous logèrent de leur mieux, et même, par une

attention délicate qu'elles nous firent remarquer, nous donnèrent des draps blancs. Hélas! ce n'était pas assez pour nous assurer un sommeil tranquille. Jusquelà, dans les grands hôtels où nous avions logé, nous n'avions point eu à souffrir de ces odieux insectes qui sont la plaie du Midi, et nous étions tentés de croire que, comme les brigands, ils étaient devenus un mythe en Espagne. Cette nuit passée à Loja nous détrompa cruellement.

Le lendemain, nous arrivions à Grenade vers quatre heures du soir, et nous saluions ses murs, que nous avions cru ne revoir jamais. On nous attendait à l'hôtel Ortiz : une dépêche télégraphique envoyée de Loja avait annoncé, dès la veille, notre mésaventure et notre retour. Nous eûmes le plaisir d'y retrouver encore notre ami Sch<sup>\*\*\*</sup>, qui avait, sur cet avis, retardé son voyage pour Madrid.



## CHAPITRE X

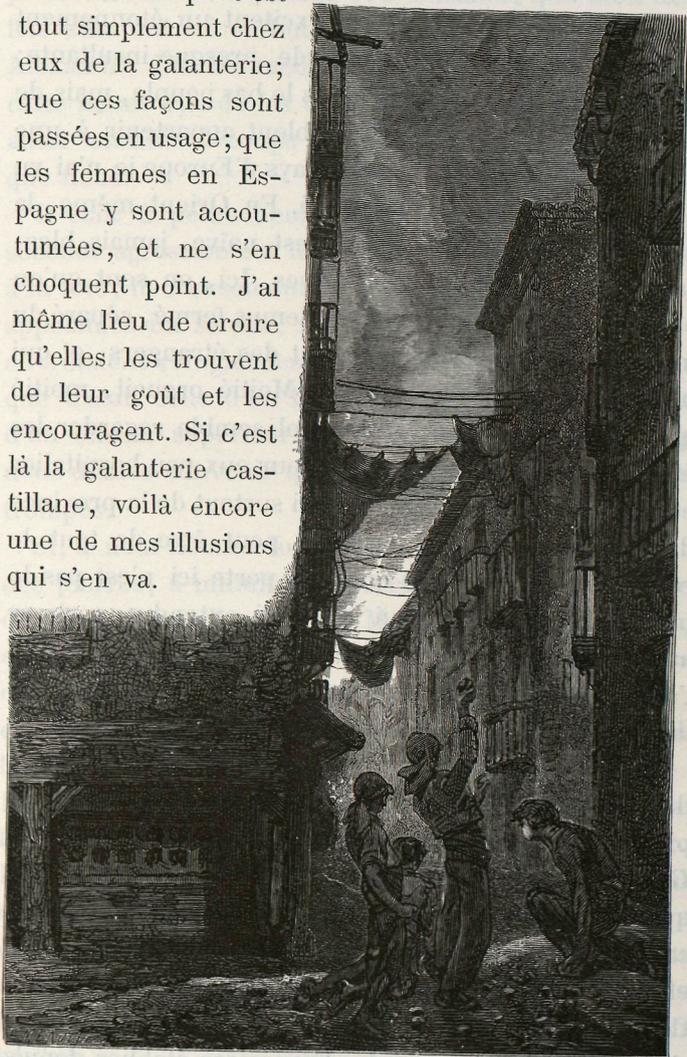
GRENADE (suite et fin) — DÉMÊLÉS AVEC LA JUSTICE  
ESPAGNOLE —  
MOEURS, CARACTÈRE, ÉTAT POLITIQUE

**N**ous voilà donc revenus malgré nous à Grenade, et malgré nous obligés d'y passer quelques jours encore. A dire vrai, nous en sommes déjà plus qu'à demi consolés. Nous étions partis à regret, par un effort de raison. La fortune nous a arrêtés en chemin. Qu'y faire? Il n'y a plus qu'à se résigner, et à jouir tranquillement des loisirs inattendus que nous ont faits les diligences espagnoles.

La résignation est facile. Ces beaux lieux invitent au repos, et respirent je ne sais quelle mollesse. On s'y laisse aller à son insu. Le jour, nous faisons une visite à l'Alhambra. Le soir, nous errons sous les épais ombrages des jardins; la lune y jette, à travers leurs voûtes sombres, sur les vasques des fontaines et les murs démantelés de la forteresse, des rayons fantastiques. Il y a, en arrière des Tours-Vermeilles, une promenade en terrasse qui domine la ville vers le sud, et d'où la vue s'étend au loin : nous allons nous asseoir là, après le dîner, et nous y passons de longues heures à contempler ce beau paysage, plus doux encore sous les molles clartés d'une nuit de printemps.

Un soir que la chaleur était plus forte, nous eûmes la fantaisie de descendre dans la ville et d'aller prendre des glaces au café qui est près de l'Alameda. Les cafés sont généralement mauvais en Espagne, bien qu'ils soient très-fréquentés, et que l'usage permette aux femmes d'y aller. Ce sont d'affreuses tabagies, où tout le monde fume, le chapeau sur la tête, et où il se fait un bruit insupportable. Ce serait peu, et je pardonnerais aux Espagnols leur crainte exagérée des rhumes de cerveau s'ils étaient plus polis avec les femmes. Mais ils prennent avec elles des manières auxquelles on a peine à se faire : ils ont dans leurs paroles, leurs regards, leurs gestes, une liberté qui va jusqu'à l'impertinence. Nous en fîmes une première fois l'expérience dans le café de Grenade. Sur l'Alameda, où nous essayâmes de faire, en sortant, quelques tours de promenade, les mêmes faits se reproduisirent, et il fallut quitter la place.

On me dit que c'est tout simplement chez eux de la galanterie; que ces façons sont passées en usage; que les femmes en Espagne y sont accoutumées, et ne s'en choquent point. J'ai même lieu de croire qu'elles les trouvent de leur goût et les encouragent. Si c'est là la galanterie castillane, voilà encore une de mes illusions qui s'en va.



Partout, en Andalousie, nous avons remarqué que nos costumes de voyageurs excitent un étonnement railleur, une curiosité goguenarde, presque insultante; et cela non pas seulement dans le bas peuple, mais de la part de personnes qui semblent appartenir à une classe plus élevée. En aucun pays d'Europe je n'ai vu chose pareille, au même degré. En Orient même, la curiosité des gens du peuple est naïve, jamais blessante : les Orientaux sont graves. Ici, on sent qu'on est dans un pays qui a été longtemps fermé, séparé du monde entier, qui voit rarement des étrangers, et qui ne les voit pas d'un bon œil. Moitié orgueil, moitié ignorance et préjugé, l'Espagnol semble regarder les étrangers avec défiance; il est pour eux peu hospitalier et peu bienveillant. Cela est vrai surtout de la province de Grenade, la plus arriérée peut-être de tout le royaume. Le jugement que j'en porte ici n'est pas le mien propre; c'est celui que j'ai entendu exprimer au gouverneur même de Grenade, dans une visite que j'ai eu occasion de lui faire, et où je n'ai eu, je dois le dire, qu'à me louer de sa courtoisie.

Ce même soir, comme nous revenions à notre hôtel, dans la grande rue du *Zacatin*, on nous jeta des pierres. Quelques instants plus tard, dans la rue de *los Gomelès*, on nous en jeta une seconde fois. Il est vrai que c'étaient des enfants; mais les enfants, en pareil cas, ne font qu'exprimer tout haut, avec leur naïveté effrontée, les sentiments et les préjugés populaires. Ce n'est point là, d'ailleurs, un fait exceptionnel; il s'en faut. J'ai ouï dire à des Françaises établies depuis

plusieurs années à Malaga et à Alicante, que bien des fois elles ont été en butte à des attaques de ce genre. Alexandre Dumas raconte qu'il y a vingt ans, dans cette même rue de *los Gomelès*, ses amis et lui furent aussi assaillis à coups de pierres, et plus rudement que nous.

Il était à peine neuf heures du soir quand cette seconde agression eut lieu. Un de nous avait été atteint à la tête; heureusement le chapeau le protégea. Nous appelâmes un *sereno*; nous lui indiquâmes la maison où s'étaient réfugiés les agresseurs. Mais il se trouvait que c'était celle d'un brigadier de l'armée: la maison d'un officier supérieur est sacrée pour un *sereno*, et nous dûmes convenir que sans doute nous nous étions trompés.

Si, à neuf heures du soir, on est exposé à recevoir des pierres, à minuit on courrait grand risque d'être dévalisé. Grenade, comme Malaga, comme Valence, est pleine de mendiants et de vagabonds. Il y a quelques années, un Anglais, le capitaine Armstrong, est arrêté un soir, dans une rue de Grenade, par un bandit armé d'un bâton, qui lui demande sa montre. L'Anglais, sans répondre, tire de sa poche, au lieu de la montre, un revolver, et couche en joue son homme. Les rôles étaient changés. Le capitaine, froidement, lui ordonne d'ôter sa cape, puis sa veste, puis ses culottes et le reste, s'empare du tout, et envoie son voleur, nu comme Adam, se promener au clair de lune. Sous le ciel de l'Andalousie, le châtement n'était pas bien sévère.

Ces petites aventures nous ont dégoutés de la ville. Nous restons sur notre colline, près du palais des rois maures, tout peuplé de poétiques souvenirs; nous restons à notre petit hôtel, où nous trouvons une société aimable, avec laquelle nos relations deviennent chaque jour plus intimes. Nous formons là comme un petit monde à part. Le soir, après la promenade, nous nous asseyons dans la cour de l'hôtel, sous un berceau de pampre. L'air est si doux, si tiède, que nous y restons jusqu'à onze heures ou minuit, causant, fumant ou prenant le thé. Quelquefois notre ami Sch<sup>\*\*\*</sup> va décrocher la guitare de Mariano, et nous chante à demi-voix des airs italiens, ou nous parle de sa chère Sicile, que l'Andalousie lui rappelle sous bien des rapports.

Il fallut enfin songer au départ. Nous avons été si mécontents de l'entreprise de diligences qui nous avait laissés en pleine nuit dans la venta *de los Arazolès*, que nous voulûmes nous adresser à une autre compagnie, qu'on nous dit être mieux organisée. Nous dîmes une seconde fois adieu à l'hôtel Ortiz et à ses hôtes : Mariano nous accompagna jusqu'au bureau de la diligence, et nous recommanda au mayoral, qui était de ses amis. Cette fois, nous partions dans de bonnes conditions, et tout nous faisait croire que nous arriverions sans encombre. Mais il faut croire qu'il y avait un sortilège sur nous, et que nous avons rencontré quelque gitano qui avait le mauvais œil. Non-seulement nous ne devons pas arriver, mais il était dit que nous ne partirions pas ce jour-là; et cette fois

l'aventure, qui n'avait été que plaisante à la venta, allait tourner à la tragédie.

Les bagages étaient chargés, les mules étaient attelées; on n'attendait plus que le coup de quatre heures pour faire monter les voyageurs en voiture et partir. J'étais encore dans le bureau de poste. Nos deux compagnons de voyage, M. de L\*\*\* et M. du S\*\*, étaient dans la rue, avec Mariano, causant au milieu d'un groupe. Il y avait là, comme c'est l'ordinaire au moment du départ d'une diligence, grand nombre de curieux, d'oisifs, de promeneurs. Tout à coup j'entends un coup de pistolet. Je m'élançai vers la porte, pensant que ce sont des Espagnols qui se battent. A quelques pas, au milieu du groupe où se trouvaient nos amis, je vois un homme qui s'affaisse pâle et défaillant, ses vêtements tachés de sang. On s'empresse, on le relève, on le porte dans une maison voisine. Mariano accourt, et m'apprend ce qui vient d'arriver. Ce n'est point une rixe. En examinant un revolver, M. de L\*\*\* a fait involontairement partir le coup; la balle a frappé au ventre un pauvre mayoral. On craint que la blessure ne soit grave.

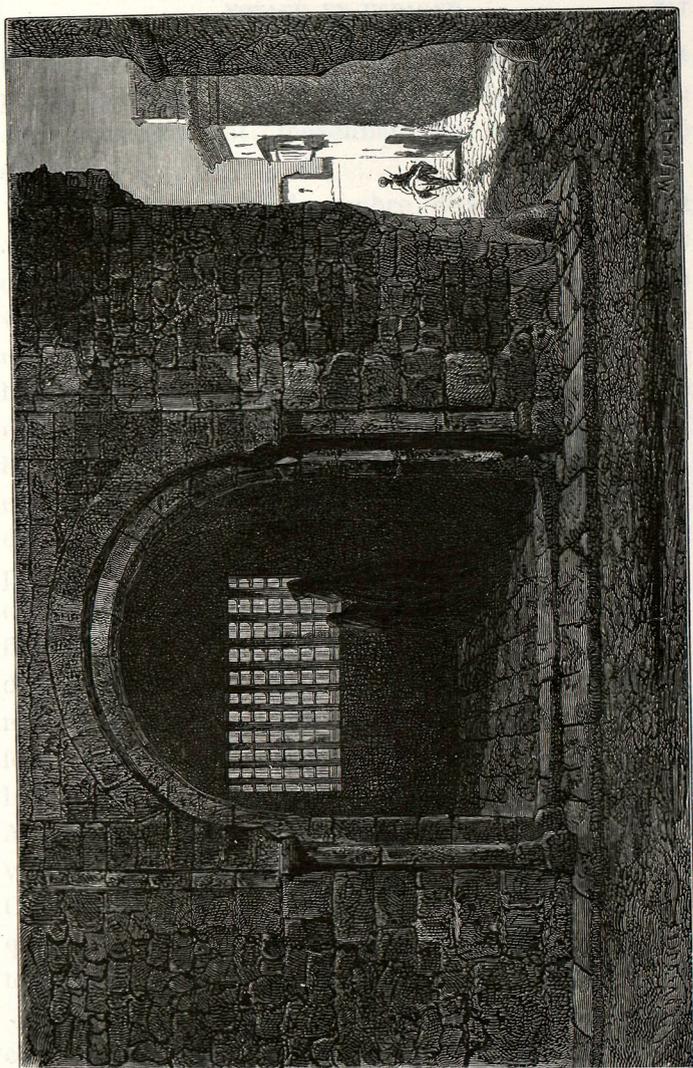
« Rentrez, me dit-il, et surtout que ces dames ne se montrent pas. » Il y avait un peu d'émotion dans la foule. En ce pays-ci, les esprits s'échauffent aisément, surtout contre les étrangers. Mariano m'a avoué depuis qu'il avait eu un moment d'inquiétude, au moins pour M. de L\*\*\* : il eût suffi d'un soupçon, d'une parole imprudente pour qu'on lui fit un mauvais parti. Les Andalous ont la main légère, et un coup de couteau est

si vite donné! Heureusement, dès le premier instant, il fut évident pour tout le monde qu'il n'y avait là qu'un malheur, un accident, tout au plus une imprudence.

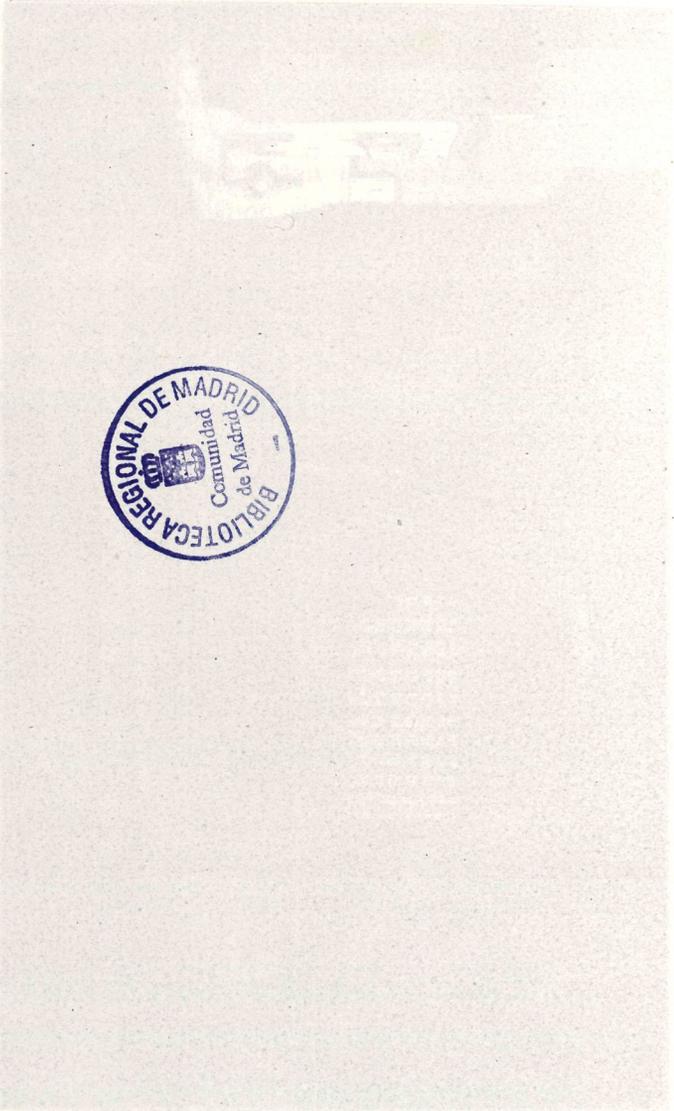
Cependant on emportait le blessé à l'hôpital. La garde civile arrivait; on arrêtait M. de L<sup>\*\*\*</sup>, et on l'emmenait en prison. Quand ce sont des Espagnols qui ont échangé des coups de fusil ou de *navaja*, la garde arrive ordinairement trop tard, après que le coupable s'est esquivé. Mais lorsqu'il s'agit d'un étranger, oh! c'est bien différent: il y a une justice en Espagne!

On comprend, au milieu de tout cela, notre émotion, nos inquiétudes. De partir en de telles conjonctures, il n'y fallait plus songer: nous ne pouvions pas laisser notre malheureux compagnon dans une pareille situation. Je donne ordre de décharger nos bagages; Mariano fait appeler une voiture, et nous retournons à notre hôtel.

Quelques minutes après, M. du S<sup>\*\*</sup> et moi, accompagnés de Mariano, qui nous sert d'interprète, nous nous mettons en campagne pour tâcher de tirer d'affaire notre compatriote. Je m'enquiers s'il y a à Grenade un consul de France; on me dit, à mon grand étonnement, qu'il n'y en a point. Nous allons chez le capitaine général, qui est le magistrat compétent pour tous les faits concernant les étrangers. Impossible de le voir; après quatre heures ses bureaux sont fermés. Nous nous rendons à la prison. Le geôlier refuse de nous laisser entrer: le juge, dit-il, interroge en ce moment le prévenu. Nous revenons au bout d'une



de prétendre, c'était le juge qui avait interrogé M. de  
17 et fait les premiers actes d'instruction. Le juge était



demi-heure : il est trop tard ; le règlement ne permet plus d'admettre les visiteurs. Nous entendons enfin ce qu'il veut dire, et, moyennant un douro, la porte s'ouvre.

C'est quelque chose de sombre, de sinistre et d'infect que cette prison. Des murs crasseux et suintants, des corridors noirs et humides ; tout au fond, au bout d'une voûte basse et obscure, dans une cour pavée, derrière une double barricade formée de solives reliées par des barres de fer, une vingtaine de gueux en guenilles, à la mine patibulaire, qui venaient se coller la figure aux barreaux, et nous regardaient avec des yeux hagards, comme des bêtes fauves dans une cage. Le personnel de la prison me paraissait plus effrayant encore que la prison elle-même. Fort heureusement pour notre ami, on ne l'avait pas mis avec ces brigands. Le concierge, flairant une riche proie, l'avait gracieusement installé dans la meilleure chambre du logis ; un affreux galetas, mais où du moins il était seul. Nous le trouvâmes là, fort triste, fort agité, moins inquiet de lui-même que du blessé. Dans la soirée, plusieurs des jeunes Anglais et Américains qui étaient à l'hôtel Ortiz vinrent aussi le voir, lui offrant leurs bons offices et jusqu'à leur bourse. Ces témoignages de sympathie de la part d'étrangers que nous connaissions depuis huit jours à peine, nous touchèrent très-vivement.

Le soir, vers dix heures, comme je venais de rentrer chez moi, on m'annonça une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre : c'était le juge qui avait interrogé M. de L\*\*\* et fait les premiers actes d'instruction. Ce juge était